
Simondon et la question des âges de la technique

Jean-Hugues Barthélémy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/appareil/450>

DOI : [10.4000/appareil.450](https://doi.org/10.4000/appareil.450)

ISSN : 2101-0714

Éditeur

MSH Paris Nord

Référence électronique

Jean-Hugues Barthélémy, « Simondon et la question des âges de la technique », *Appareil* [En ligne], Articles, mis en ligne le 11 juin 2008, consulté le 30 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/appareil/450> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/appareil.450>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2020.



Appareil est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Simondon et la question des âges de la technique¹

Jean-Hugues Barthélémy

Introduction : d'un malentendu sur la pensée simondonienne de la technique.

Comme on le sait, la pensée de Gilbert Simondon connaît aujourd'hui un succès grandissant. Mais il s'agit en fait d'une redécouverte qui ressemble beaucoup à une découverte tout court, pour les raisons que voici. Premièrement, lorsqu'est paru en 1958 le classique de l'auteur, *Du mode d'existence des objets techniques*, la technophobie naissante a poussé un bon nombre des quelques courageux lecteurs de cet ouvrage difficile à comprendre la réhabilitation simondonienne de la technique comme une entreprise techniciste. En fait, et cela se sait désormais, Simondon combat simultanément l'anti-technicisme et ce qu'il appelle le « *technicisme intempérant* ». Deuxièmement, à cette époque le reste de l'œuvre n'était pas connu, alors qu'il livre une épistémologie et une ontologie dont *hérite conceptuellement* l'ouvrage de Simondon sur la technique.

Ce dernier n'était en effet que sa Thèse complémentaire pour le doctorat d'Etat, tandis que sa Thèse principale est le monumental ouvrage *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, dont l'édition intégraledate de 2005 seulement mais qui est d'abord paru en deux temps et deux ouvrages sous les titres *L'individu et sa genèse physico-biologique* (1964) et *L'individuation psychique et collective* (1989). En d'autres termes, les conditions inter-textuelles de compréhension de la pensée simondonienne de la technique n'existaient pas encore en 1958. C'est pourquoi ceux qui, aujourd'hui, travaillent l'œuvre de Simondon *dans son ensemble* et dans son *ordre d'élaboration* ont un tout autre regard, souvent admiratif au demeurant, sur cette pensée qui fournit ce que Simondon lui-même nommait un « *nouvel encyclopédisme* ».

L'enjeu de *Du mode d'existence des objets techniques* est le suivant : il s'agit de montrer en quoi le progrès social dépend d'une compréhension par la culture de sa propre dimension technique, qui est aussi bien et réciproquement une réalité culturelle de la technique si celle-ci est justement une dimension ou une « phase », comme dira Simondon, de la culture. L'ouvrage de Simondon entend donc concurrencer directement l'ouvrage de Norbert Wiener intitulé *Cybernétique et société*, notamment en montrant que le progrès social, même si et parce qu'il dépend d'une compréhension de la technique, ne se réduit pas à des questions d'« homéostasie »², contrairement à ce que prétendait le créateur de la cybernétique : on pourrait dire ici qu'aux yeux de Simondon, la cybernétique est davantage une *pensée technique* qu'une *pensée de la technique*.

Rappelons-le, Simondon écrit à une époque où commence à naître une certaine technophobie, excitée par et remontée contre un technicisme aussi naïf qu'elle. C'est l'époque de la cybernétique et de l'utopie de l'« automate parfait » qui s'égalerait au vivant. Simondon dénonce ce dernier comme un mythe, afin de montrer ce qu'est le véritable progrès technique, et en quoi il se situe loin de toute réalité automatisée que l'on puisse soit idolâtrer soit diaboliser. Ce n'est pas un hasard si l'Introduction de *Du mode d'existence des objets techniques* s'ouvre sur le lien entre, d'une part la visée d'une réhabilitation de la technique comme « réalité humaine » que la culture doit incorporer au lieu de la rejeter, d'autre part la critique du « technicisme intempérant » qui confond progrès technique et automatisation. Je citerai ici à la suite plusieurs courts extraits de cette Introduction de l'ouvrage :

« Cette étude est animée par l'intention de susciter une prise de conscience du sens des objets techniques. La culture s'est constituée en système de défense contre les techniques ; or, cette défense se présente comme une défense de l'homme, supposant que les objets techniques ne contiennent pas de réalité humaine. Nous voudrions montrer que la culture ignore dans la réalité technique une réalité humaine, et que, pour jouer son rôle complet, la culture doit incorporer les êtres techniques sous forme de connaissance et de sens des valeurs.[...]

L'opposition dressée entre la culture et la technique, entre l'homme et la machine, est fautive et sans fondement ; elle ne recouvre qu'ignorance ou ressentiment. Elle masque derrière un facile humanisme une réalité riche en efforts humains et en forces naturelles, et qui constitue le monde des objets techniques, médiateurs entre la nature et l'homme.[...]

Devant ce refus défensif, prononcé par une culture partielle, les hommes qui connaissent les objets techniques et sentent leur signification cherchent à justifier leur jugement en donnant à l'objet technique le seul statut actuellement valorisé en dehors de celui de l'objet esthétique, celui de l'objet sacré. Alors naît un technicisme intempérant qui n'est qu'une idolâtrie de la machine[...].

Nous voudrions précisément montrer que le robot n'existe pas, qu'il n'est pas une machine »³.

Ces lignes inaugurales de l'ouvrage suffisent à montrer en quoi Simondon n'a pas été lu avec suffisamment d'attention à son époque. Sans doute n'a-t-il été lu en effet qu'à travers les lunettes déformantes d'une technophobie incapable de se demander si les dangers *les plus fondamentaux* issus des techniques ne seraient pas en fait l'*autre face* du caractère *essentiel* de la technique pour le *devenir même* de la culture. Or, et j'en viens maintenant à la question qui nous occupe aujourd'hui du rapport de Simondon à l'*histoire des techniques*, nous allons voir que c'est seulement à l'aune de ce devenir de la culture qu'il y aura chez Simondon une possible périodisation de l'histoire des techniques en des « âges de LA technique ». Mais dès lors ces âges ne pourront d'une part définir que des *tendances*, et d'autre part ils ne prendront vraiment sens que comme ce qui rend de plus en plus possible une *intégration de la technique dans la culture*, telle que vise à l'instaurer l'ouvrage de Simondon.

« Lignées phylogénétiques » et/ou « périodes historiques ».

Si l'on se souvient du fameux texte de Kant intitulé *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, qui proposait une *philosophie de l'histoire* et préparait par ce biais une *histoire philosophique* dont il livrait à son terme le plan général, on pourrait s'attendre à ce que la réflexion d'un philosophe contemporain sur la technique soit elle aussi, *lorsqu'elle* aborde la question de l'*histoire* de cette technique, emprunte d'un certain *finalisme globalisant*, dont les historiens des techniques se sentiraient probablement éloignés dans leur pratique scientifique. On sait en effet que le texte de Kant incarne l'esprit philosophique aux yeux de beaucoup de philosophes continentaux, en ce que ce texte vise à adopter une vue *synthétique* permettant de dégager un *sens* derrière le désordre apparent du détail des purs faits. A l'époque contemporaine, la pensée heideggerienne de la technique semble adopter à nouveau, malgré son originalité évidente, cette perspective globalisante et *destinale*, pour reprendre le mot de Heidegger lui-même, sur l'histoire des hommes. Ce n'est pas le lieu ici de débattre de ce point précis de l'exégèse heideggerienne, et je renvoie donc aux nombreux travaux exégétiques récents auxquels j'ai apporté à *dessein* ma contribution⁴.

7 Or, il semble pourtant que l'œuvre de Simondon, ici comme sur tant d'autres points, nous oblige, nous les philosophes continentaux, à combattre nos habitudes, *sans pour autant* verser dans une attitude non-philosophique. En fait, et sans aborder encore le problème de l'histoire des techniques proprement dite, il est bien connu désormais que Simondon a pour souci fondamental de *subvertir les alternatives traditionnelles*, telles les alternatives opposant respectivement idéalisme et réalisme, rationalisme et empirisme, matérialisme et spiritualisme, *mais aussi mécanisme et vitalisme* pour ce qui est de la pensée du vivant, *psychologisme et sociologisme* pour ce qui est de la pensée de l'homme, et enfin *humanisme et technicisme* pour ce qui est de la pensée de la culture comme ensemble de valeurs.

Ainsi, lorsqu'on en vient cette fois à la question de l'histoire des techniques, c'est une autre alternative encore qu'il faut tenter, *avec Simondon*, de subvertir. De même en effet que l'histoire humaine en général apparaissait chez Kant comme un *progrès* se dirigeant vers une « Société des Nations » mondiale et pacifique, plutôt que comme un *processus hasardeux*, ainsi également on pourrait vouloir choisir, pour ce qui

est de l'histoire *de la technique*, entre d'une part une vision *globale et finalisée*, et d'autre part une vision détaillée où règne la contingence. Mais il ne semble pas que l'entreprise philosophique de Simondon puisse précisément être reconduite à l'un ou l'autre de ces deux pôles, même si j'ai moi-même pu dans mes ouvrages, et en accord ici avec le travail de Muriel Combes, signaler sur un point précis ce que j'ai nommé le « *finalisme résiduel* » de *Du mode d'existence des objets techniques*. Je voudrais ici insister plutôt sur la *spécificité* en vertu de laquelle, s'il y a finalisme chez Simondon, il ne peut justement qu'être *résiduel* dans cette pensée et non pas *constitutif* de cette pensée.

Cette spécificité de la pensée simondonienne est la suivante : au lieu de s'attacher à dégager des *périodes historiques* ou des « époques » de LA technique, Simondon cherche avant tout à penser LES techniques dans leur diversité, et comme offrant ce qu'il nomme des « *lignées phylogénétiques* ». Ce n'est donc pas dans une histoire globale de la technique que Simondon va dégager du *sens*, mais dans des évolutions particulières de techniques définies comme des *fonctionnements*, dont la prise en compte va d'ailleurs permettre de lutter contre la tendance à réduire les objets techniques à leur *usage*, qui peut bien être nommé *fonction* mais qui n'est pas le *fonctionnement*. Simondon est en effet célèbre notamment pour avoir combattu la tendance des philosophes, qu'il qualifie de tendance « *anthropologique* », à subsumer la technique sous le paradigme du *travail*, c'est-à-dire à *classer* illusoirement les objets techniques selon des espèces *définies par leur usage pour l'homme*. Écoutons ici le philosophe :

« les espèces sont faciles à distinguer sommairement, pour l'usage pratique, tant qu'on accepte de saisir l'objet technique par la fin pratique à laquelle il répond ; mais il s'agit là d'une spécificité illusoire, car aucune structure ne correspond à un usage défini. Un même résultat peut être obtenu à partir de fonctionnements et de structures très différents : un moteur à vapeur, un moteur à essence, une turbine, un moteur à ressort ou à poids sont tous également des moteurs ; pourtant, il y a plus d'analogie réelle entre un moteur à ressort et un arc ou une arbalète qu'entre ce même moteur et un moteur à vapeur ; une horloge à poids possède un moteur analogue à un treuil, alors qu'une horloge à entretien électrique est analogue à une sonnette ou à un vibreur. L'usage réunit des structures et des fonctionnements hétérogènes sous des genres et des espèces qui tirent leur signification du rapport entre ce fonctionnement et un autre fonctionnement, celui de l'être humain dans l'action. Donc, ce à quoi on donne un nom unique, comme, par exemple, celui de moteur, peut être multiple dans l'instant et peut varier dans le temps en changeant d'individualité »⁵.

On voit que le fonctionnement *de l'humain qui travaille* et utilise l'objet technique masque, en devenant paradigme, la *technicité proprement dite* de l'objet technique, *qui réside dans son propre fonctionnement* et non pas dans son usage par le fonctionnement de l'homme. Les différents « moteurs », par exemple, ne sont rassemblés en une seule espèce et ne portent « un nom unique » qu'en vertu de cette subsomption illusoire du fonctionnement de l'objet sous la catégorie de son usage par l'homme, catégorie par laquelle se perd ce qui seul *définit* véritablement un objet technique, c'est-à-dire sa *genèse*. Simondon précise ici :

« L'unité de l'objet technique, son individualité, sa spécificité, sont les caractères de consistance et de convergence de sa genèse. La genèse de l'objet technique fait partie de son être. [...] Le moteur à essence n'est pas tel ou tel moteur donné dans le temps et dans l'espace, mais le fait qu'il y a une suite, une continuité qui va des premiers moteurs à ceux que nous connaissons et qui sont encore en évolution. A ce titre, comme dans une lignée phylogénétique, un stade défini d'évolution contient en lui des structures et des schèmes dynamiques qui sont au principe d'une évolution des formes. L'être technique évolue par convergence et par adaptation à soi ; il s'unifie intérieurement selon un principe de résonance interne »⁶.

Le début de ce passage comme sa fin indiquent que la genèse de l'objet technique est ici comprise en termes de *perfectionnement* d'un fonctionnement pré-existant qui définit une « lignée », et l'opposition n'est donc pas entre genèse et progrès mais entre progrès quant au *fonctionnement* et progrès quant à l'*usage*, lequel obéit à de tout autres critères que ceux qui définissent le progrès du fonctionnement comme genèse de l'objet technique : « pour tel ou tel usage, un moteur de 1910 reste supérieur à un moteur de 1956 »⁷.

Spécificité de l'évolutionnisme technique de Simondon.

On dira peut-être qu'en pensant les lignées phylogénétiques des techniques plutôt que les époques de LA technique, Simondon n'évite le finalisme globalisant qu'en retombant dans une *autonomisation* du progrès technique par rapport aux contextes sociaux et économiques, pourtant si évidemment présents dans le développement de telle ou telle technique, ainsi que s'attachent à le montrer les tenants du *constructivisme social*, comme par exemple Bruno Latour en France. En ce sens, Simondon serait à son tour victime de l'illusion propre à ce que l'on nomme l'*évolutionnisme technique*, dont les autres grands représentants sont André Leroi-Gourhan et Bertrand Gille – quelle que soit par ailleurs la spécificité de ce dernier, qui pense davantage par *systèmes époquaux* que par lignées phylogénétiques. C'est donc comme si le finalisme globalisant laissait place à un *déterminisme proprement technique* tout aussi peu ouvert à la contingence.

Pourtant, Leroi-Gourhan et plus encore Simondon introduisent une complexification théorique qui les protège de cette critique, dès lors trop simpliste dans sa lecture de leurs textes. En effet la perspective *génétique* de Simondon ne se confond pas avec une perspective strictement *historique*, et c'est ce qu'a bien vu Xavier Guchet dans son livre consacré aux évolutionnismes techniques, intitulé *Les sens de l'évolution technique*. Commentant Simondon, ce dernier écrit : « Autonomie des techniques ne signifie pas qu'il y a un *deus ex machina* qui détermine le cours du changement : la notion d'autonomie n'a pas ici un sens métaphysique, mais technologique ; on ne peut pas inventer n'importe quoi, n'importe où, n'importe quand et n'importe comment : la matière impose ses contraintes, il y a une forte cohérence interne du système technique, une inertie qui verrouille les possibilités du développement technique »⁸. C'est pourquoi Simondon n'est pas non plus davantage *continuiste* qu'il n'est *discontinuiste* : pour lui des perfectionnements mineurs successifs

peuvent définir une *continuité* menant en définitive à une *saturation* du système et donc à la nécessité d'une *invention discontinue*.

En fait, et il faut ici y insister, l'ouvrage de Simondon s'ouvre sur un chapitre qui n'a pas pour objet les *mécanismes du changement technique*, mais bien plutôt les *conditions de possibilité* de la *connaissance* technologique. En d'autres termes, la question est pour lui celle de la *méthode réflexive* à employer pour que le fait technique *devienne objet de connaissance*. Et c'est ici que prend son sens la différence entre perspective *génétique* et perspective *historique*. Simondon disait plus haut que « la genèse de l'objet technique fait partie de son être ». Or cette genèse, nous l'avons vu, est ce qui doit être pensé non à partir des *usages* de l'objet pour l'homme, qui ne définissent que des « espèces » illusoire, mais à partir d'un *fonctionnement* qui s'inscrit dans une lignée. C'est pourquoi l'*histoire socio-économique* des inventions techniques, qui révèle les *motivations humaines* déterminant le choix de telle ou telle technique, n'est pas encore une connaissance de la *genèse* des objets *dans leur technicité proprement dite* en tant qu'elle connaît un devenir nommé par Simondon « concrétisation », en lequel les objets techniques *intègrent* de plus en plus la complexité physico-chimique *contraignante* des lois de la nature. Sur les différents aspects de ce processus de concrétisation, qui sont la « convergence des fonctions », l'« individualisation », et enfin la « naturalisation » de l'objet technique ici rapidement évoquée, je ne peux faire mieux, puisque le temps nous manque, que de renvoyer à la Première Partie de *Du mode d'existence des objets techniques*, ainsi qu'aux commentaires que j'en ai faits dans *Simondon ou l'Encyclopédisme génétique* et dans *Penser la connaissance et la technique après Simondon*.

Ce qu'il importe ici de souligner, c'est qu'avec l'idée de « naturalisation », plus qu'avec celles de convergence des fonctions ou d'individualisation, le propos de Simondon transcende la seule considération des lignées phylogénétiques et du progrès dans le fonctionnement de *tel ou tel* objet. Et nous allons voir qu'il y a un recoupement possible entre, d'une part les « âges de la technique » tels que Simondon les entrevoit au passage, et d'autre part ces trois aspects de la concrétisation que sont la convergence des fonctions, l'individualisation et la naturalisation. Car la première des trois concerne les *éléments* dans l'objet technique et *peut s'accomplir* pleinement dans l'objet simplement *artisanal*, tandis que la seconde concerne l'*individu* technique, lequel ne prend pleinement sens qu'avec la *machine* de l'ère industrielle. Enfin, la dernière ne peut s'accomplir qu'à l'époque contemporaine des *ensembles* techniques, dont Simondon voit la réalisation ultime dans les *laboratoires scientifiques*.

Nous débouchons ainsi pour finir sur la possibilité, *bien circonscrite* quant à ses *conditions*, d'une *périodisation* de l'histoire des techniques, qui n'est une périodisation historique que *tendancielle*, parce qu'elle procède d'une connaissance de la technicité comme *genèse* qui ne recoupe pas exactement la succession historique factuelle en laquelle cette technicité a été *plus ou moins* - tel est bien le problème - reconnue. C'est pourquoi j'avais annoncé d'emblée que les « âges de LA technique » ne prendraient *sens* chez Simondon que comme des *tendances*, et à *l'aune* du devenir de la culture en tant que cette dernière *inclut* et *se nourrit* de sa propre *compréhension d'elle-même*. S'il y a donc chez Simondon une *finalité* du devenir technique, c'est seulement à *la lumière* de cette compréhension par soi de la culture comme *intégrant* la technique. En ce sens, Simondon ne peut prétendre nous aider à prendre conscience du « sens des objets techniques », selon la formule inaugurale qui livre son dessein, que parce qu'il s'inscrit lui-même dans une époque rendant possible cette prise de conscience : l'époque *hyper-*

industrielle en laquelle les nouveaux *ensembles* techniques contemporains *permettent* à la – seulement – *moderne* et industrielle *inter-individualité* humaine du *travail* de se muer en une réelle *trans-individualité* humaine de la *connaissance*.

Relisons donc ici les derniers mots de *l'Introduction* de cette Thèse complémentaire de Simondon sur le « mode d'existence des objets techniques », qui sont des mots aussi *réflexifs* et fondamentaux que l'étaient déjà les derniers mots de l'autre Introduction, celle de la Thèse principale, lorsqu'ils thématisaient la connaissance de l'individuation comme individuation de la connaissance :

NOTES

« Cette modification du regard philosophique sur l'objet technique annonce la possibilité d'une introduction de l'être technique dans la culture : cette intégration, qui n'a pu s'opérer ni au niveau des éléments ni au niveau des individus de manière définitive, le pourra avec plus de chances de stabilité au niveau des ensembles ; la réalité technique devenue régulatrice pourra s'intégrer à la culture, régulatrice par essence. Cette intégration ne pouvait se faire que par addition au temps où la technicité résidait dans les éléments, par effraction et révolution au temps où la technicité résidait dans les nouveaux individus techniques : aujourd'hui, la technicité tend à résider dans les ensembles ; elle peut alors devenir un fondement de la culture à laquelle elle apportera un pouvoir d'unité et de stabilité, en la rendant adéquate à la réalité qu'elle exprime et qu'elle règle ».

1. Le présent texte est une communication faite à l'Université de Paris 1 le 7 juin 2008, à l'invitation d'Anne-Françoise Garçon, lors d'une journée « Masterclass » consacrée aux apports possibles de Simondon à l'épistémologie de l'histoire des techniques.
2. Pour un contre-point à la manière dont Simondon, mais aussi toute la « seconde cybernétique », comprennent Wiener, voir Ronan Le Roux, « L'homéostasie sociale selon Norbert Wiener », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n°16, 2007, pp. 113-135.
3. Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958, pp. 9-10.
4. Voir par exemple mon article sur « La question de la non-anthropologie », in J-M. Vaysse (éd.), *Technique, monde, individuation. Heidegger, Simondon, Deleuze*, Zurich, Olms, 2006.
5. Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, *op. cit.*, p. 19.
6. *Ibid.*, p. 20.
7. *Ibid.*
8. Xavier Guchet, *Les sens de l'évolution technique*, Editions Léo Scheer, 2005, p. 105.
9. *Du mode d'existence des objets techniques*, *op. cit.*, p. 16.

INDEX

Mots-clés : évolutionnisme, histoire, lignée phylogénétique, technique, Simondon

AUTEUR

JEAN-HUGUES BARTHÉLÉMY

Jean-Hugues Barthélémy est docteur en épistémologie et histoire des sciences et techniques. Il a dirigé le séminaire "Simondon ou l'Encyclopédisme génétique" de la Maison des Sciences de l'Homme de Paris-Nord entre 2006 et 2008. Il est l'auteur de trois ouvrages sur Simondon, dont le dernier est paru en mai 2008 aux P.U.F. : *Simondon ou l'encyclopédisme génétique*.